

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ROUGE TONNO.

Les eaux de l'ailliction sont comme
celles de la mer ; elles perdent leur
amertume en s'élevant vers le ciel.
(Une pensée de femme chrétienne.)

O vous qui vous plaignez du sort ; vous qui toujours
Trouvez longues vos nuits et pénibles vos jours,
Ces gouttes d'une coupe amère ;
Vous qui priez la mort de vous tendre les bras,
Vous qui blasphémez Dieu qui vous mit ici-bas,
Vous qui maudissez votre mère ;

Au milieu des sucurs dont vous vous abreuvez,
Qui trempent votre pain, lorsque vous en avez,
Vous que le riche mortifie ;
Au milieu des tourmens où l'ame se débat ;
Martyrs de la misère, aux planches d'un grabat
Vous que la douleur crucifie ;

Ministres que le peuple, injuste comme un roi,
Lapide, écrase avec les tables de la loi,
Des ruines sur des ruines !

Rois qui vous cramponnez à des trônes croulans,
Dans vos linceuls de pourpre, avec des fronts sanglans
Sous une couronne d'épines ;

Vous tous qui grelottez et de froid et de faim,
Pauvres petits enfans, sans mère, sans parrain,
Sans même un saint Vincent de Paul ;
Vous qui, comme Jacob, pleurez des fils perdus,
Ou qui, comme Rachel, parce qu'il ne sont plus
Ne voulez pas qu'on vous console ;

Jeune vierge d'amour qui n'a qu'un seul trésor,
Ta vertu, dot légère et qu'on veut fondre encor
Au creuset de la calomnie ;

Jeune homme d'avenir qu'éprouve le présent
Et qui suis, à travers les larmes et le sang,
La vocation du génie ;

Toi dont la vie était un rêve d'amitié
Et qui dans chaque frère à qui tu t'es lié
Trouvas un traître pour te vendre,
Et moi, de qui le rêve est une vie à deux,
Et qui n'ai pu trouver, dans mes choix hasardeux,
Un cœur de femme pour m'entendre :

Ah ! qui que nous soyons, aux larmes condamnés,
Élus de l'infortune êtres prédestinés
A des misères, à des peines,
Qui comme des forçats à perpétuité,
Traînons jusqu'au tombeau, seuil de l'éternité,
La chaîne des douleurs humaines :

Pour abreuver notre ame au calice des pleurs,
Pour mesurer de l'œil l'abîme des douleurs,
Du mal pour sonder le mystère,
Pour enchaîner nos voix prêtes à blasphémer,
Pour que nous finissions par bénir, par aimer,
Chrétiens, montons sur le calvaire ;

Où nous verrons celui qu'on adore à genoux
Le fils de Jéhovah qui, pour vivre avec nous,
Quitta le trône de sa gloire,
Enfant à Bethléem et prêtre au Golgotha,
S'offrant à Dieu pour nous, sur la croix qu'il porta,
En sacrifice expiatoire ;

Où nous verrons l'ami que Pierre a renié,
Entre deux malfaiteurs un Dieu crucifié,
Un roi que l'opprobre couronne,
Un martyr expirant qu'on abreuve de fiel,
Un juste délaissé de la terre et du ciel,
Un fils que son père abandonne :

Avec la croix pour trône et pour sceptre un roseau,
Sous un corps flagellé par les mains du bourreau,
Victime en qui tout se consume,
Cœur où des pleurs versés chaque source aboutit,
Ame où des maux soufferts chaque écho retentit :
Plaignons-nous encor, voilà l'homme !

Vendredi saint 1834. ROMAND.

LA TRAHISON DE JUDAS.

[Extrait du poème de la Messie de Klopstock.]

Tandis que les apôtres cherchent le Messie sur le mont des Oliviers, Judas Ischariote s'est assoupi sous un cèdre ; Satan, qui suit partout ses pas, attend dans une caverne voisine que le disciple soit entièrement endormi.

Elle a sonné l'heure solennelle qui termine le jour écoulé, qui commence un jour nouveau, et sur toute une cité endormie la peste déploie lentement ses ailes sombres, immenses, terribles ! Sur leurs extrémités, soutenue par les murs qui serment l'enceinte, la mort s'est accroupie ; elle souffle autour d'elle des vapeurs empoisonnées, et la ville dort toujours. Mais, à la faible clarté de sa lampe nocturne, le sage veille et médite. Près du flacon rempli d'un vin généreux dont l'usage modéré épanouit le cœur, de nobles amis s'entretiennent de la douceur du sentiment qui les unit. Le jour paraît enfin, et avec lui la désolation, le désespoir ! Les gémissemens de la jeune fiancée, suivant le convoi funèbre de celui qui devait la conduire à l'autel, remplissent l'air ; les orphelins délaissés demandent en vain de douces caresses, un abri, du pain, au cadavre glacé qui fut leur père ! En expirant au milieu des restes inanimés de ses enfans, la mère maudit le jour qui les vit naître, le jour où elle naquit elle-même ; le fossoyeur, pâle et défait, les yeux enfoncés dans leurs orbites, se promène lentement à travers les monceaux de cadavres que ses bras épuisés n'ont plus la force d'enfouir ; il meurt le dernier ! Du haut des nuées menaçantes, l'ange exterminateur descend sur cette tombe immense ; il s'y arrête pensif, silencieux, seul et satisfait !...

C'est ainsi que Satan plane sur Ischariote endormi : le cœur du disciple bat plus vite ; il se façonne au crime, et son cerveau s'enflamme du feu terrible des passions haineuses. Ithuriel, son ange gardien, est près de lui. Prévoyant l'horrible tentation que le prince des ténèbres prépare à l'apôtre du Messie, il lève les yeux vers l'Éternel, comme pour le supplier de lui pardonner s'il fait plus qu'il ne devrait pour sauver l'infortuné confié à sa garde, et trois fois son aile touche le cèdre, sous lequel Judas est endormi. Le feuillage s'agite et murmure comme le bruisement de la tempête à travers une épaisse forêt ; la tige, ébranlée dans ses racines, frémit et craque comme la foudre quand elle éclate et tombe. Mais Judas dort toujours ! Trois fois l'ange passe près de lui : sous ses pas puissans le sol s'ébranle et gronde ; mais Judas dort d'un sommeil léthargique, la pâleur de son visage devient à chaque instant plus effrayante, ses traits s'altèrent, une froide sueur couvre son front.

Ithuriel s'éloigne, un long et sourd gémissement lui échappe : c'est l'hymne de mort, de deuil, que les cieux chantent sur l'âme immortelle prête à devenir la proie des ruses de Satan.

A peine l'ange a-t-il quitté Judas, qu'un songe infernal l'initie aux mystères du royaume des ténèbres : il croit voir son père, il croit l'entendre lui adresser ces perfides paroles :

« Judas Ischariote, mon fils tu dors d'un sommeil paisible, comme si tu n'avais rien à redouter de l'avenir ! apprends enfin à le connaître, je vais le dévoiler à tes regards ; viens, suis-moi, ne chancelle point... nous voilà sur le sommet du mont... Regarde ! comme il se déroule à tes yeux le vaste, l'éclatant empire que le Messie va fonder pour lui, pour ses bien-aimés. Vois-tu, sous tes pieds, cette chaîne de montagnes boisées, dont l'ombre embellit une brillante vallée ?... La fertilité de ce sol enchante l'étonné : Tu le serais davantage si tu pouvais distinguer les monceaux d'or renfermés dans

le sein de ces montagnes verdoyantes ! Cette source inépuisable de richesses, c'est le partage de Jean, le disciple chéri du Messie.

« Et ces collines chargées de grappes pourprées, et ces champs couverts de moissons, que le plus léger souffle fait ondoyer comme les vagues de l'Océan : c'est l'héritage de Simon-Pierre.

« Arrête tes regards sur cette vaste étendue de pays. Quelle population nombreuse s'agit dans ces brillantes cités, dignes sœurs de la royale Jérusalem ! Les cent bras d'un nouveau Joudain baignent leurs remparts, et ses flots paisibles leur amènent, sans obstacles et sans dangers, les trésors immenses que l'univers apporte en tribut. C'est là que le Messie choisira les royaumes qu'il destine à ses disciples. Maintenant examine cette contrée lointaine : elle est sauvage, déserte, inculte. De longues nuits, des vents glacés, enveloppent sans cesse le sol rocailleux qui nourrit à peine une végétation languissante et sombre ; une neige éternelle dort dans les ravins, les oiseaux de nuit gémissent dans les crevassees des arbres, des rochers que la foudre a frappés : c'est là, Judas, le partage qui t'attend ! Tu frémis de colère, de rage... Eh bien ! ose devenir l'artisan de ta fortune, de ta grandeur ! Les chefs d'Israël haïssent le nouveau roi qui s'obstine trop longtemps à rester pauvre, méprisé ! Ils projettent sa mort !... Seins de seconder leurs desseins ; livre-leur le Messie ; ne crains point qu'ils l'immolent : n'est-il pas le fils de l'Éternel ! Force-le à se montrer enfin dans sa toute-puissance par l'anéantissement de ses ennemis, par la fondation de cet empire florissant dont il vous parle sans cesse. Alors tu seras le disciple d'un maître redouté. Il te donnera enfin la part qu'il te destine. Quelque misérable qu'elle soit, à force de travail et d'industrie, tu pourras prospérer, car l'or des ennemis de Jésus t'aura enrichi d'avance, et tôt ou tard ton royaume surpassera en éclat, en splendeur, celui de tes rivaux. Ne repousse point cet avis paternel ; ne me réduis point à retourner parmi les morts le cœur navré de douleur ; ne me condamne pas à pleurer éternellement la honte, l'opprobre de mon fils ! Éveille-toi, va, fais ce que ton père l'ordonne ! »

La vision disparaît ; Judas s'éveille et se lève avec précipitation.

« C'était mon père ! s'écrie-t-il, mon père enseveli !... c'était sa voix, ses traits !... c'est lui que j'ai vu, que j'ai entendu !... Il est donc vrai, Jésus me hait ; les morts même le savent !... Oui, je ferai ce que les morts m'ordonnent, puisque eux seuls s'intéressent encore à moi... Trahir Jésus ! mon maître !... et sur la foi d'un songe !... Ce fantôme, qui vient de me conseiller un crime, était-ce en effet, mon père ?... Depuis longtemps des pensées envieuses, coupables, me poursuivent, m'agitent malgré moi. Si le prince des ténèbres, jaloux de la gloire destinée aux disciples du Messie, m'entourait de séductions !... Eloignez-vous, doutez pu-illanimes ! timides enfants de la crainte, je ne succomberai point à vos molles attaques. La soif des grandeurs, de la vengeance, devorent mon âme énergique. Si, en effet, Satan cherche à me séduire, comment pourrai-je résister, moi dont le cerveau brûlé n'enfante plus que des pensées dignes de lui. Qu'elle soit maudite la place où je me suis endormi ! que là un fils égorgé son père ; que là une victime de l'enfer éteigne elle-même le flambeau de sa vie ! Qu'il soit maudit le jour où Jésus me reçut au nombre de ses disciples !... unique jour riant de mon affreuse existence, qu'aucun mortel ne te nomme jamais ! que l'Éternel lui-même t'oublie !... l'Éternel !... à ce nom redouté, quelle terreur ébranle mes os !... Judas ! qui donc es-tu ? Judas ! souviens-toi que ton noble orgueil, ton ambition royale, t'élèvent au-dessus de l'amitié partielle du Messie, au-dessus des pièges du Démon !...

Poussé par la puissance infernale qui s'est emparée de son âme, Ischariote promène son délire tantôt à travers des rochers stériles, tantôt à travers des campagnes fleuries, mais toujours loin des habitations humaines. L'aspect d'un être malheureux l'aurait sauvé en excitant sa pitié : c'est dans la solitude qu'il doit se mûrir au crime.

Sa perte est consommée quand l'instinct du mal le ramène à Jérusalem, au palais de Caïphe, où des mortels aveuglés se sont arrogé le droit de juger un Dieu !

Ischariote est introduit dans cette assemblée dont Satan aussi inspire et dirige les pensées. Les juges arrêtent des regards sombres et surpris sur le disciple du Messie, qui traverse leurs rangs d'un pas grave et tranquille. Il s'approche du grand-prêtre et lui parle à voix basse. Une joie soudaine épanouit les traits du pontife ; il se tourne vers l'assemblée et dit :

« Il reste encore en Israël des hommes nobles et pieux ; ils ne plient point le genou devant l'idole qui veut renverser la foi de Moïse. Judas Ischariote est un de ces hommes. Vous saurez plus tard quel généreux dessein il vient confier à ma foi. Offrons-lui en attendant un faible tribut de notre reconnaissance. Judas, continua-t-il en s'adressant au disciple, ce n'est point par ce peu d'or qu'Israël espère s'acquitter envers toi : achève ton ouvrage, et tu auras des droits éternels à l'espoir, à l'admiration du peuple de Dieu ; il aura soin de la gloire, de ta fortune. »

Le prix du sang de Jésus, qu'on vient de remettre à Judas, ne répond point à son attente ; mais les éloges pompeux, les brillantes promesses du grand-prêtre l'éblouissent ; il s'éloigne gonflé d'orgueil, parcourt à pas lents les rues de Jérusalem, et arrête ses regards hautains et farouches sur tous les hommes qu'il rencontre ; car déjà il se croit le plus riche, le plus honoré d'entre eux.

Le crépuscule du soir commence à étendre son voile douteux, quand Judas aperçoit le Messie et ses disciples qui rentrent dans la royale cité. Il se joint à eux, silencieux, mais fier.

Jésus s'avance à pas lents : la majesté d'un Dieu dont la pensée dirige l'a-

venir, et la douce tristesse d'un ami qui voit pour la dernière fois, réunis autour de lui, les objets chers à son cœur, respirent sur ses traits, dans son regard. Les apôtres le suivent, accablés sous le poids d'un pressentiment douloureux.

Le Messie a passé, sans daigner les regarder, auprès des palais des riches ; il entre dans l'humble demeure d'un homme de bien, pauvre et méconnu. C'est là qu'il a fait préparer le dernier repas qu'il prendra sur la terre. Les disciples le suivent, se rangent à table autour de lui. Tous, sans en excepter Judas, obtiennent un sourire céleste, un regard fraternel de Jésus.

« Mes bien-aimés, leur dit-il, le temps approche, les prophéties vont s'accomplir ! Je connais ce qui était, ce qui sera. Il est encore au-dessus de vos lumières de comprendre cette vérité ! Je vous ai réunis pour puiser au milieu de vous la force de souffrir, d'expiation les péchés du monde ! C'est pour la dernière fois que nous prenons ensemble et la chair de l'agneau rousé dans la vallée, et le joyeux produit du cep au fruit pourpré. Nous allons bientôt nous préparer... Ne pleurez point, mes frères, vous retrouverez le Messie dans les vastes régions d'une paix éternelle ! Là vous célébrerez avec lui et les pères de la nouvelle alliance, des fêtes qui ne seront plus troublées par de tristes adieux ! »

Jésus se tait. Les apôtres ont compris enfin qu'il va mourir ; mais leur faible raison ne trouve point d'expressions pour rendre les pensées sublimes que ses paroles ont fait naître dans leur âme. Judas a perdu l'audace du crime ; dans cette sainte réunion il se fait horreur. Le Messie le regarde avec une tendre pitié ; détournant aussitôt les yeux de cet objet de regrets et de douleur, il les promène sur l'assemblée avec une vive émotion, et ces paroles prophétiques sortent de ses lèvres :

« Je vous le dis, mes bien-aimés, un d'entre vous me trahira ! »

Saisi de terreur, chaque disciple répond de soi par une acclamation spontanée. Le traître proteste le premier de son innocence, et le Messie répète avec l'accent imposant du juge suprême :

« Je vous le répète, un de vous me trahira ! Le fils de l'Homme n'en suivra pas moins la route que l'Éternel lui a tracée. Mais malheur à l'homme qui a pu le trahir ! En vérité, je vous le dis, il eût mieux valu pour lui qu'il ne naquit jamais ! »

Le sombre nuage qui vient d'obscurcir un instant le front de Jésus est bientôt dissipé par la douce pensée du bonheur que sa mort doit répandre sur le monde. Redevenu tout amour, toute miséricorde, il se lève, prononce les paroles sacrées de la nouvelle alliance, rompt le pain, et verse le vin symbolique. Une auréole céleste entoure sa tête, la coupe que sa main soulève brûle d'un éclat surnaturel.

En célébrant ainsi le souvenir de la mort du maître encore vivant au milieu d'eux, les apôtres sentent toute la puissance de sa divinité. Judas seul ne frémit point d'une sainte horreur. Pour le pécheur endurci, ce pain, ce vin, ne sont point une nourriture céleste qui l'identifie avec Dieu, mais un feu dévorant qui le voue à l'enfer. Cependant Ischariote s'est prosterné aux pieds du Messie avec les autres disciples. Jésus tend la main à Simon-Pierre, il essuie les larmes de Lebbé, il presse Jean sur son cœur ; il a une douce parole, un sourire consolateur pour tous. Ses yeux enfin s'arrêtent sur Judas.

« Je connais tous mes bien-aimés, dit-il ; un d'entre eux m'a trahi ! il a brisé lui-même sa couronne !... Lève-toi, Judas, » ajoute-t-il d'un ton d'autorité sévère.

Judas obéit. Furieux, hors de lui, il quitte la sainte réunion que souille sa présence, et dirige ses pas vers le palais du grand-prêtre. En traversant les rues silencieuses et désertes de Jérusalem, sa muette rage s'exhale enfin en paroles.

« Il sait, dit-il, il connaît mon crime !... Tous le savent... Eh bien ! qu'ils tremblent tous !... Lève-toi, Judas, m'a-t-il dit ! quelles dures paroles !... Ce n'est point ainsi qu'il parle aux autres... Il est vrai qu'on ne commande pas aux rois... Avant de les adorer comme tels, je veux les voir captifs... Mais que signifient ces sinistres adieux, ces apprêts de mort ?... Une ruse inventée pour fléchir mon courroux... Ne t'attends point, Judas, n'oublie point que tu es délaigné. Comment ferait-on mourir Jésus ? Il est immortel ! Qu'un instant du moins il soit chargé de fers, alors peut-être il aura un sourire gracieux, une prière pour le disciple qu'il a méprisé !... Les maîtres d'Israël m'attendent ; je suis leur confident ; ils m'ont proclamé le plus grand d'entre eux !... »

Les dernières heures de cette nuit terrible pèsent encore sur la terre, et déjà Judas est à la tête d'une troupe de soldats farouches. Il cherche avec eux le Messie qu'il a promis de livrer à ses bourreaux. Le bruit de leurs pas interrompt le repos solennel du mont Thabor, et la flamme de leurs torches jette une clarté rougeâtre au milieu des ténèbres que modifient déjà les premiers rayons du jour naissant. Mais le regard étincelant d'Ischariote cherche en vain le Messie à la place où il sait qu'il passe les nuits en prières.

Les apôtres seuls y sont réunis, et attendent le retour du maître qui s'est rendu sur la cime du mont. Sans attendre le signal de leur nouveau chef, les soldats saisissent avec des cris de joie les disciples sans défense. Tout à coup le Messie paraît.

« Qui cherchez-vous ? » demande-t-il sans effroi et sans colère.

« Jésus de Nazareth, » répondent les soldats en brandissant leurs glaives et leurs torches.

Et le Messie répond de cette voix puissante qui impose silence aux vagues mugissantes de la mer, qui commande au reptile de mourir, qui tire du néant l'âme immortelle du séraphin :

« Jésus de Nazareth, c'est moi ? »

A ces accents surhumains, les soldats tombent anéantis. Ischariote tombe avec eux, mais il se relève aussitôt. Satan veille auprès de lui ; invisible, mais triomphant, il se pend au-dessus de la tête de Judas une couronne de feu ; elle effleure son front ; elle le marque du sceau de la réprobation, au moment où ses lèvres impriment sur les joues divines de son maître le baiser infernal. La plus horrible des trahisons est accomplie ; les soldats connaissent la victime qu'ils doivent saisir.

« Judas ! dit le Messie en le regardant avec une tendre compassion, tu me trahis par une marque de tendresse !... Infortuné ! pourquoi cette heure terrible a-t-elle sonné pour toi ?... »

Et se tournant vers les soldats, il leur tend les mains pour qu'ils les chargent de liens. L'intrépide Simon-Pierre ne peut plus contenir son indignation ; il se précipite sur les téméraires qui osent porter une main sacrilège sur son maître. Il blesse l'un d'eux, mais Jésus guérit aussitôt cette blessure.

« Si je demandais des secours à mon père, dit-il au vaillant apôtre, des légions d'anges descendraient des cieux pour me servir. Résigne-toi, mon ami, les temps sont accomplis. »

Il dit et s'abandonne aux soldats qui le conduisent au palais du grand prêtre. Judas le suit de loin avec une joie insensée. Mais bientôt le délire, les illusions qui l'ont ébloui s'affaiblissent. Après l'avoir poussé jusqu'au point où il n'est plus pour lui de salut possible, Satan l'abandonne à lui-même, et lui permet de voir l'énormité du forfait qu'il a commis, l'étendue du danger où il a plongé le Messie.

Judas a entendu prononcer l'arrêt de mort de son maître, il l'a vu traîner au supplice ; mais ce n'est point le remords, le repentir, c'est le désespoir qui a remplacé dans son cœur la fureur du crime. Il a dirigé ses pas tremblants vers le temple. En s'avancant sous ces voûtes silencieuses son visage devient plus livide ; ses dents se choquent, tout son corps frémit. C'est en vain que sa pensée cherche une prière : son âme est fermée à cette douce consolation. Jetant avec égarement aux pieds des prêtres l'or qu'il a reçu pour prix du sang de Jésus, il s'enfuit épouvanté. Sa frénésie le pousse vers le même lieu où le prince des ténèbres l'égara par un rêve perfide. Là, il s'arrête et s'écrie :

« Meurs ! Tes angoisses finiront avec la vie... Mais le Dieu de Moïse a dit : « Tu neteras point ! » Eh ! que m'importe le Dieu de Moïse ? Je ne le connais plus !... Le désespoir, voilà le Dieu du traître ; il m'ordonne de mourir !... Meurs donc, misérable !... Tu trembles !... L'amour de la vie s'éveille en toi !... Tu veux vivre quand une tombe creusée par tes mains t'enveloppe de toutes parts !... Et toi, âme de boue qui parles en moi, comme si tu étais éternelle, n'espère point pour perpétuer mes souffrances, ma punition, vivre après ma mort !... Tu périras avec ce corps dont tu fus l'esclave... Qu'un dernier criminel voue au néant !... »

Deux habitans du ciel ont suivi Judas ; ils l'observent en silence. L'un d'eux, affligé de la perte certaine de l'infortuné confié à sa garde, soupire profondément.

« Je te l'abandonne, dit-il à son ami céleste ; je te l'abandonne à toi, Abaddon, ange de la mort ! J'ai voulu le voir une dernière fois, car je l'aimais... je l'aime encore !... cependant je te l'abandonne : l'Eternel l'exige. Accomplis ses décrets immuables, terrible agent de sa colère. Il t'appelle quand il punit ; ma tâche est de bénir, de protéger ; elle finit là où commence la tienne. »

L'ange Ithuriel s'enfuit en se voilant le visage. Abaddon fixe ses regards sombres et pénétrants sur Ischariote, et lui adresse ces paroles terribles :

« Que le sang que tu vas verser retombe sur ta tête ! homme de poussière, tu vas éteindre ton soleil ! La mort et la vie étaient devant toi, tu as choisi ! Riant soleil, étieins-toi ! Arrivez, terreurs des agonisants. Entr'ouvre-toi, tombe glace ! Destruction, reçois le suicide ! »

Judas entend la voix de l'immortel, et dans son délire il croit reconnaître les accents du Messie mourant sur la croix.

Tu demandes mon sang ! prends-le, le voici !... »

Il dit, et le regard fixe, les cheveux hérissés, la poitrine haletante, les lèvres plissées par un sourire sardonique, ses mains déchirent ses entrailles inhumaines qui sont restées muettes quand il a trahi son ami, son maître, son Dieu !

L'ange de la mort recule saisi d'horreur. Le cœur de Judas se brise ; il cesse de battre, et son âme ébranlée se cramponne plus fortement au corps qui lui servait de demeure. D'un geste Abaddon lui ordonne l'abandonner le front du mourant. Le principe de la vie se sépare aussitôt du cadavre. Ce principe devient un être léger, faible, imparfait. Il retrouve la faculté de penser, de sentir, mais il n'est accessible qu'à la douleur.

« Qui suis-je ? dit-il, Judas vient de mourir, et Judas vit de nouveau ! Elle est encore là, à mes pieds, froide, inanimée, mon affreuse dépouille ! Mes formes nouvelles sont vagues, ténébreuses, sinistres comme mes sensations... Suis-je le fils de la nuit et du chaos ?... Quelle est sur ce tertre cette ombre menaçante ? Elle brille d'un éclat effroyable !... C'est le juge de l'univers !... Anathème sur toi, Judas ! suis !... »

Abaddon le saisit de sa main puissante, et l'entraîne au milieu d'un sombre nuage qui bientôt s'arrête au-dessus de Golgotha. La droite de l'ange qui tient le glaive formidable s'incline vers la croix où le fils de l'Eternel expie les péchés du monde. Le regard de Judas est forcé de suivre cette direction.

« Contemple l'agonie, les souffrances de ton maître, de ton Dieu, lui dit l'ange de la mort. Tu te tords en vain sous mes pieds, misérable vermisseau !

Compte chaque goutte du sang de la rédemption. Il efface les péchés du monde : pour toi seul il n'est point de miséricorde ! Que les crimes des générations passées qui en ce moment pèsent sur le Messie, retombent sur toi !... I c'est Christ a vaincu ! Entends-tu les chœurs d'anges célébrer sa victoire ! ne troublons point leur sainte extase. »

Et l'entraînant de nouveau, il erre avec lui à travers les étoiles lointaines. Tous deux s'arrêtent enfin sur un astre inconnu dont la douce lueur éclaire l'immensité silencieuse de la création. Abaddon désigne les cieux au sombre esprit qui fut Judas.

« Voilà le séjour des amis du Christ, lui dit-il, un crêpe funèbre le voile encore, mais tu peux entrevoir une partie des félicités ineffables que tu as perdues. Un de ces douze sièges d'or était le tien. Un apôtre plus digne de ce nom remplira le trône que ton crime a laissé vacant. »

Le désespoir qui s'était emparé d'Ischariote à la vue de la croix, du Christ mourant, l'avait anéanti ; le regret des biens qu'il a perdus lui rend la force de souffrir. Il gémit, il se tord, il cherche à se soustraire par la fuite au pouvoir de l'Ange ; Abaddon le retient.

« Reste, misérable, s'écrie-t-il, sois immobile à l'entrée des cieux comme le rocher l'est au fond de la mer ! compte les jouissances qui te sont refusées, et tu auras la mesure des tourmens qui t'attendent ! »

A ces mots il monte au sanctuaire de l'Eternel, il adore sa puissance, sa justice. Après une longue et fervente prière il revient près de Judas et le conduit aux confins de l'univers. Là, un bruit confus, menaçant, part d'une masse immense, informe ; rebelle à toutes les lois du mouvement, de l'ordre, de l'harmonie ; elle s'élançait et se précipite à travers l'espace qui lui fut désigné dans l'infini. Tout à coup elle interrompt sa course vagabonde ; elle attend l'homme que l'ange de la mort lui amène. Abaddon s'y élance, il traîne Judas jusqu'au sinistre portail. Les deux séraphins qui en gardent l'entrée reconnaissent le traître et le portail s'ouvre. Aucun sentier visible ne conduit dans l'abîme hérissé de monts stériles que sillonne une pluie de feu. Au milieu des ravins qu'elle a creusés la terreur aux cheveux épars, au teint livide, aux yeux égarés, s'avance vers Judas. Le réprouvé comprend toute l'horreur de son éternité ! Il se débat avec fureur. Abaddon le saisit d'une main, de l'autre il incline la pointe de son glaive au-dessus de l'abîme.

« Voilà le séjour de la damnation, le tien. C'est pour sauver les enfans d'Adam de ces horreurs, que le Christ est mort sur la croix ; mais son sacrifice ne rachète que ceux qui le chérissent, qui l'adorent, qui espèrent en lui. Tu l'as méconnu, tu l'as trahi, tu l'as vendu !... »

Il dit, précipite Judas au fond de la géhenne, et revient aux pieds du trône de l'Eternel attendre de nouveaux ordres.

CORRESPONDANCE.

M. L'EDITEUR,

Vous avez plusieurs fois demandé la collaboration de vos abonnés. C'est trop de modestie et ceux qui vous lisent en sont convaincus. Je ne veux pas en dire davantage, parce que vous ne m'imprimeriez pas ; mais tout incapable que je sois, j'ai répondu à votre appel et vous transmets les réflexions que m'a inspirées la fête de la Compassion de la Ste. Vierge.

— 0 —
NOTRE-DAME-DE-PITIÉ.

Cette fête si triste et si attendrissante, que nous venons de célébrer, fait naître trop d'idées touchantes dans le cœur des vrais enfans de Marie, elle nous rapporte trop l'amour et les douloureux sacrifices de cette tendre mère, un cœur percé d'un glaive, pour qu'il ne soit pas agréable à vos lecteurs qu'on vienne méditer avec eux sur les souffrances de la mère de Jésus, dans le moment où l'Eglise, en deuil de son époux, se nourrit, pour ainsi dire, du souvenir de ses souffrances, où de lugubres cantiques ont remplacé le joyeux *Alléluia* du jour de fête, où le son argentif des cloches a fait place à un sinistre silence, qui nous fait souvenir du calme effrayant qui suivra la terrible seconde où l'univers s'ébranlera et précédera la redoutable son de la trompette qui éveillera les morts dans leurs tombeaux, pour assister à la fin des siècles et au commencement de l'éternité.

Mère de Dieu, reine du Ciel et de la terre, et Dame de pitié !... Ces deux premiers titres sont si magnifiquement élevés au-dessus des plus orgueilleuses appellations inventées pour caresser la vanité des créatures, qu'il n'est pas étonnant que les orateurs sacrés ; qui ont le bonheur de célébrer les louanges de Marie, le cœur pénétré d'amour et de reconnaissance pour l'ineffable protection dont elle couvre l'humanité toute entière, de vénération pour ses vertus presque surhumaines, et d'admiration pour l'immortelle auréole de gloire, dont les titres d'épouse et de mère de Dieu ont orné son front virginal ; il n'est pas étonnant, dis-je, que les orateurs chrétiens éblouis par ces brillantes qualités, les prennent pour texte de leurs discours plutôt que les angoisses de la Mère de douleur.

Cependant l'esprit frémit s'il se repose sur les phases de la passion du Sauveur, sur le calice si amer d'angoisses, de souffrances et d'espoir que sa divine mère a bu jusqu'à la lie. En effet l'imagination la plus vive et la plus lugubrement fertile pourra-t-elle accumuler plus de tourmens sur une même tête ? pourra-t-elle inventer un drame plus terrible, des scènes plus douloureuses et une péripétie plus sanglante et plus tragique ? Quoi de plus épouvantable que ces horribles et ténébreux outrages de cette plus horrible journée du lendemain, où Marie vit son fils si tendrement aimé traîné, comme un vil criminel de tribunal en tribunal, hué, basoué, fouetté, cou-

vert de sang et de crachats, devenir le jouet d'une brutale et féroce popu- lace?... et la mère de Jésus avala pour ainsi dire goutte à goutte toutes ces douleurs, et le martyre dura une nuit et un jour.

— Qu'on se figure cette tendre mère au milieu des barbares, altérés du sang de son fils et demandant sa mort à grand cris. Pilate, le lâche Pilate paraît avec Jésus sur le balcon : le Sauveur est couronné d'épines, son visage, si noble et si beau, est souillé de sang, son corps est couvert de plaies. Quel spectacle pour une mère et une telle mère ! Et cependant cette vue qui artendrait un barbare, cet homme si inhumainement couvert de blessures, loin d'émonvoier le cœur des Juifs, redouble, pour ainsi dire, leur fureur et comme une troupe de cannibales, ils vocifèrent, ils hurlent : " Crucifiez-le, crucifiez-le ; grâce au meurtrier, mort, mort à celui-ci. " Arrêtez, malheureux, sa mère est là ; la mère de l'innocent dont vous voulez le sang est au milieu de vous ; arrêtez, par vos cris sauvages et sanguinaires, vous retournez le poignard dans son cœur ! Ne la reconnaissez-vous pas à la pâleur livide qui couvre son front et au tremblement convulsif qui agite tous ses membres ?

Mais non, les tigres ont enfin saisi leur proie et Marie, *la glorieuse dans le sein* (selon la prédiction de Siméon, si terriblement vérifiée !) Marie, offrant pour nous son martyre, se joint au supplice de son fils, Marie, alors si digne de pitié et d'amour, recueille ses forces, pour suivre le divin agneau, jusqu'au lieu où il doit être immolé.

Je laisse à d'autres la pénible tâche de dépeindre les amères angoisses de cette joie du Calvaire, de ce *chemin de la croix*, où une tendre mère eut constamment sous les yeux son fils bien-aimé succombant sous l'affreux fardeau dont la vue seule est un supplice, accueilli à chaque pas de nouveaux outrages et si j'ose le dire, rendu plus aimable encore par la calme et patiente dignité qui embellit son front adorable. J'ai hâte et crains tout à la fois d'arriver au Calvaire.

Ah ! chrétiens, nous voilà sur les lieux où s'est opéré notre salut ; mais nul de nous ne saura avant le grand jour ce qu'il a coûté au cœur de la mère de toutes douleurs, *matris dolorissimæ*.

La voyez-vous, cette tendre mère chancelante, épuisée de douleur et d'effroi et soutenue par St. Jean ? la voyez-vous considérant d'un œil hagard les horribles apprêts du supplice de son fils déjà dépouillé de ses vêtements et étendu sur la croix ? les bourreaux s'approchent, le corps de Marie frissonne de terreur.... Dieu ! ils saisissent les membres du Sauveur ; ils lèvent leurs péans marteaux, les coups retentissent, les clous s'enfoncent, les artères s'ouvrent.... et le sang du fils jaillit jusques sur la mère !.... Ce n'est pas tout, les farouches soldats, le blasphème et l'injure à la bouche, se précipitent sur leur victime, comme une troupe de vautours, ils saisissent la croix, l'enlèvent et la faisant vivement retomber dans l'ouverture pratiquée à cet effet dans la terre, ils impriment une violente secousse au corps de Jésus, suspendu sur quatre blessures !.... O mère de pitié, je ranonce à peindre les affreuses angoisses de votre cœur à ce terrible moment.... Je veux maintenant vous contempler au pied de la croix, qui m'a sauvé. Votre attitude est calme et résignée ; mais votre front divin est pâle et décoloré, vos membres sont agités d'un léger frémissement ; vos yeux sont baissés vers la terre, mais ils se relèvent pour contempler votre amour suspendu entre deux scélérats, surtout lorsqu'il laisse échapper ces adorables paroles de douceur et de bonté au sein des plus cruelles souffrances, trésors qui furent toujours les consolations des fidèles ! Tout-à-coup il abaisse ses regards sur vous et sur St. Jean, son disciple chéri et sa bouche adorable laisse tomber ces mots si précieux pour nous, si consolans pour vous, parce que votre tendre cœur en comprit toute la portée : " Femme, voilà votre fils, fils, voilà votre mère ! " Votre fils meurt à vos yeux ; vous allez le perdre pour un instant. Mais tous les hommes deviennent vos enfans. Quelle douce consolation pour votre cœur et quel bonheur pour nous ! ah ! l'humanité toute entière qui reçoit tous les jours de vous tant et de si douces preuves de protection toute maternelle, sait comme vous l'avez tenu cet engagement que vous avez pris, alors que le sang du divin agneau décollait sur votre corps virginal et pénétrait presque jusqu'à votre cœur !

Mère de pitié, agréez cette faible esquisse de vos douleurs et par les larmes dont vous arro-âtes les plaies de votre adorable fils, lorsque vous reçûtes son corps ensanglanté dans vos bras à la descente de la croix, faites qu'après avoir vénéré les angoisses de votre cœur maternel ici bas, nous puissions un jour avoir part à vos joies et contempler votre beauté divine dans le ciel.

S...

BULLETIN.

Dans les Townships de l'Est un prédicant et ses dignes auxiliaires ont osé, à la condition qu'elle abjurerait sa religion. Ils ont promis en outre de se charger de l'éducation de plusieurs enfans de cette famille nombreuse, au prix de l'apostasie demandée. Jusqu'ici ces catholiques ont résisté à la séduction, et repoussé toutes les offres. N'est-il pas honteux pour des gens qui se disent chrétiens de spéculer ainsi sur la misère et la détresse de quelques-uns de nos frères ; de mettre à prix l'apostasie, et de vendre la commisération et la pitié à ce taux sacrilège ? N'avons-nous pas toutes les raisons du monde de stigmatiser le commerce des consciences que font certains propagandistes, de démasquer les indignes manœuvres de ces col-

porteurs de fausses religions ; d'attacher au pilori de l'opinion publique les fanatiques qui ne savent plus se tenir dans les bornes que la pudeur, la raison, la justice et la charité prescrivent ? N'avons-nous pas toutes les raisons du monde de flageller sévèrement ceux d'entre eux qui viennent afficher jusque sous nos yeux leurs absurdes et impudentes menées ; qui traînent dans la boue des rues et des marchés les noms et les choses les plus respectables ; qui usurpent le nom de notre évêque pour introduire dans les habitations paisibles leurs calomnies et leurs sermons de discorde ? N'avons-nous pas toutes les raisons du monde de crier haut et de frapper fort quand ils passent toute mesure dans l'attaque ; quand ils viennent d'eux-mêmes se placer sous nos coups et les provoquer par des bravades et des clameurs insensées ; quand ils font parade sur nos marchés d'une prétendue religion dont ils mettent les échantillons jusques dans la main de nos concitoyens catholiques ; quand des apôtres en jupon s'affichent dans les journaux leurs banquets propagandistes où s'organisent des croisades contre notre foi que l'on traite d'idolâtrie ? Non, dira-t-on. Il vaut mieux en rire et s'en moquer. Aussi rions-nous de ce qu'offre de tems en tems de burlesque et de trivialement comique cette propagande anti-catholique ; et nous n'invoquons pas d'autre excuse pour les moqueries dont nous avons quelquefois poursuivi ces évangélistes. Le ridicule est dans certaines circonstances, vis-à-vis certains adversaires la seule arme possible : ce n'est pas à coups de canon qu'on chasse les baladins qui embarrassent de leurs tréteaux la voie publique, c'est à coups de marotte, c'est en les livrant à la risée publique. Malheureusement tout le monde ne saurait comprendre les argumens dont la controverse pulvérise les prétentions de ces apprentis sectaires : le ridicule dont ils se couvrent est compris de tout le monde. Oui, on est obligé de rire et de siffler quand Luther se fait arlequin : ce n'est pas notre faute à nous si ces gens-là ne peuvent être pris au sérieux. Tout le monde serait contraint de siffler si on égarait avec des madrigaux et des vaudevilles : ils ont fait pis que cela, ils ont fait un christianisme énigmatique et des religions à leur taille ; et ainsi affublés ils ont joué le rôle de convertisseurs. Vis-à-vis des protestans sérieux, paisibles et de bonne foi nous saurons garder la paix, nous aurons les égards que la convenance et la charité réclament. Qu'ils prêchent dans leurs églises, qu'ils enseignent à leurs co-religieux les doctrines qu'ils voudront ; qu'ils laissent en repos les catholiques qui ne leur demandent rien ; jamais non plus ils n'entendront parler de nous. Mais à ces auteurs de campagnes et de carrefours, à ces fanatiques qui ne vivent que de scandales, nous donnerons la satisfaction qu'ils viennent nous demander : ils se posent en inspirés et en raisonnateurs, ils se couvrent du manteau d'apôtres, pour mieux séduire les faibles ; nous souleverons ce manteau, et nous ferons voir à la foule curieuse la caquette du charlatan, nous ouvrirons leurs livres et nous y montrerons le calcul du spéculateur et du marchand. Si on les chasse, si on les honnit, ce ne sera pas notre faute. De discussions, point ; de controverse, point. Ils ne nous persuaderont pas, et nous n'avons pas non plus la prétention de les convertir. Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ; pour qui fait métier de sectaire les raisonnemens sont inutiles. La religion catholique poursuit le cours de ses conquêtes au milieu de nous sans le secours de la discussion avec les prédicants : ils le savent aussi parfaitement que nous. Son évidence, sa perpétuité, l'unité de ses doctrines, sa sainteté, sa puissance, son autorité divine sont pour ses adversaires de bonne foi le plus puissant des syllogismes. Nous laissons à nos frères réformés la tâche de le mieux comprendre de jour en jour, et de se réformer enfin sur ce grand modèle.

Au moment où nous écrivons ces lignes on nous apprend qu'un ministre presbytérien de cette ville vient d'offrir cinq piastres à un domestique canadien pour l'engager à renoncer à sa foi. Nous pourrions nommer le séducteur et sa victime. Devons-nous taire de semblables faits ? Ne devons-nous pas nous éléver avec tout le zèle et toute la puissance que Dieu a mis dans notre âme contre ce trafic incessant des consciences ? Vous êtes donc bien pauvres en fait de croyance, si vous ne pouvez les imposer qu'à prix d'argent. Qu'est-ce donc qu'une foi qui se vend et s'achète comme un habit ? Encore une fois, sommes-nous cause si ces individus provoquent l'indignation ou le ridicule ? Qu'ils imitent les plus sages et aussi les plus puissans d'entre leurs frères, qu'ils s'occupent à faire estimer par leurs mœurs, leur prudence, leur tolérance et leur charité la religion qu'ils pré-

chent ; elle y gagnera et eux aussi. Nous sommes sûrs de nous accorder en cela avec les protestans les plus respectables.

A Ste. Catherine, Haut-Canada, les Orangistes ont fait courir le bruit que le jour de la St. Patrice les Irlandais avaient conçu le projet de faire un autodafé à l'honneur de leur patron en brûlant l'église protestante du lieu. En conséquence de cette absurde calomnie ils se firent assermenter pour faire la police de sûreté ce jour là. Dès ce moment il ne fut plus prudent ni sûr pour les catholiques de fêter ostensiblement leur patron, et ils durent céder à l'violence en se renfermant dans leur temple. Jamais non plus troubles et clameurs ne s'étaient fait entendre comme dans cette journée dont le repos était confié à cette troupe de fanatiques et de calomnieux.

Le même jour, le 17 mars, à Amertsburg on pendit à la vergue d'un schooner St. Patrice en effigie, avec cette inscription "Saint Patrick by Jesus". C'est faire noblement de l'opposition et de la religion !

Le 17 mars ! C'était à pareil jour, il y a un an ! Dans la fatale expédition de Caboul, les troupes harassées de fatigue, harcelées par un ennemi puissant, manquant de vivres et de munitions, avaient perdu tout courage, et dans la prostration de leurs forces elles refusaient de combattre et de protéger l'opération forcée de la retraite. Le général se souvient que c'est la fête de St. Patrice, la fête de ses soldats, presque tous irlandais. Il fait jouer l'air national : aussitôt le courage renaît ; une ardeur inconnue ranime ces braves fils de l'Irlande ; ils reprennent leurs armes, repoussent vaillamment l'ennemi qui les poursuit, ont la gloire d'effectuer leur retraite en bon ordre et de sauver l'honneur du drapeau britannique. C'est pour les en récompenser que l'on souille l'image du saint patron qui inspira leur dévouement, qu'on les insulte de la façon la plus grossière à pareil jour ! De quel côté se trouvent l'honneur et la générosité, nous le demandons aux protestans et à l'Angleterre ? Ces faits que nous fournit le *Catholique de Hamilton* sont pleins d'intérêt et d'instruction pour les Irlandais et pour les catholiques. Cet excellent journal a le mérite de lutter seul dans le Haut-Canada contre les nombreux adversaires du catholicisme. Mais la vigueur de son savant rédacteur, le révérend Vic. Gén. Macdonald, suffit à cette tâche qui effraierait tout autre que lui. Ce rude joueur vaut lui seul plusieurs combattans réunis ; les Orangistes et les fanatiques qui l'entourent le redoutent fort et sont à toute occasion mis hors de combat par les terribles coups qu'il leur porte quand ils viennent le harceler de trop près. Honneur au talent et au dévouement de ces vrais catholiques qui savent compenser par un zèle infatigable l'infériorité numérique des défenseurs de l'Eglise. Nous sommes heureux et fiers d'avoir de tels frères d'armes, de rencontrer sur le champ de bataille de si honorables champions de la sainte cause que nous défendons nous aussi selon nos forces.

L'assemblée qui eut lieu mardi, pour voter une adresse d'adieux à sir Chs. Bagot et de bienvenue à sir Chs. Metcalfe, fut des plus éclatantes et des plus nombreuses ; elle fut plus nombreuse même que la dernière grande assemblée, ce qui prouve de plus en plus en faveur de l'administration actuelle. Il ne peut dans ce moment exister de flatteries officielles, et c'est le jugement de l'histoire que viennent de prononcer les citoyens de Montréal. M. le Maire présida l'assemblée. Les orateurs qui parlèrent sur différentes propositions le firent dans l'ordre suivant : L'hon. D. B. Viger, MM. Drummond, B. Holmes, les Hon. J. Messon, A. Ferrie, MM. J. Smith, Queenel, C. Monck, C. T. Bondgeest, Dr. Beaubien, C. S. Cherrier, G. Cartier, J. G. Barthe, M. P. P.—Plusieurs fois durant la séance des voix nombreuses approuvèrent à la tribune le docteur W. Neilson. Et pour calmer l'impatience universelle le président fut obligé de dire que l'orateur n'était pas encore arrivé. Il parut enfin et prononça un discours éloquent, fréquemment interrompu par de bruyants applaudissemens. Dans ce discours il fit l'éloge de la politique de Sir Robert Peel et de lord Durham : il rappela le souvenir des exilés politiques, dont il condamna l'injuste détention, en disant qu'ils étaient moins coupables que lui, si culpabilité y avait chez les uns et les autres ; enfin il se félicita de se trouver d'accord en opinions politiques avec ses nombreux amis et concitoyens du Canada ; ce qui prouvait que ces opinions aujourd'hui si universellement goûtées, étaient incontestablement bonnes.—L'assemblée fit ensuite sur la proposition de M. Barthe, M. P. P., choix des MM. suivans pour aviser aux moyens de transmettre l'adresse votée à sir Chs. Bagot et à Son Excellence le gouverneur-général.—MM. Bouret, L.

M. Viger, B. Holmes, J. Donéganic, B. H. Lemoine, J. T. Bondgeest, A. M. Delisle, J. Bruneau, A. E. Cartier, J. H. Berthelot, J. Boulanger, W. Neilson.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA

—On nous fait parvenir une copie faite *verbatim et litteralim* d'une lettre passablement ridicule, adressée par un haut fonctionnaire de Québec à un Canadien français dont il avait fait la connaissance dans une des paroisses du district des Trois-Rivières, en lui envoyant "la parole de Dieu," c'est-à-dire une édition tronquée de la Bible de Saey, avec force "prière pour que son esprit vous lly ferai comprendre ce qui sera pour le salut de votre ame *immortelle*, et force recommandations de le lire "sans crainte et sans préjudice," et puis encore avec ses prières que la *Sainte-Esprit lui éclairera*," etc., etc. Tant que le fonctionnaire prédicant se bornera à cette espèce de propagande épistolaire, nous ne nous croirons pas autoisés à le traduire devant le public.

Canadien.

FRANCE.

On écrit de Sait-Servan (Ille-et-Villaine), à l'*Univers*, 17 janvier :

"Le Pardon des quarante heures a lieu tous les ans à Cancale, le second dimanche de janvier. On y assiste toujours avec le plus grand empressement, et il y a ordinairement (sur une population de 5,300 habitans) plus de 1,500 communions. Cette année, il était présidé par M. l'abbé de la Menais, supérieur-général des frères de l'instruction chrétienne, auquel s'étaient joints tous les prêtres du canton au nombre de 16. C'était le moment où un très grand nombre de marins arrivaient du service. Qu'il était beau le spectacle d'une très vaste église remplie, depuis le matin jusqu'au soir, d'une foule de marins de tout âge, de toute condition, qui, après avoir parcouru les mers, se réunissaient au pied de la chaire, comme assamés de la parole sainte ! Dix-sept confessionnaux étaient environnés d'une multitude d'hommes ; plusieurs de ces hommes étaient obligés d'arriver dès cinq heures du matin pour n'être confessés que le soir. Là se trouvait la parfaite égalité, le mousse était après de son capitaine et souvent il passait avant lui. Enfin, on a vu s'approcher de la table sainte environ 2,300 personnes, parmi lesquelles se trouvait au moins un tiers de marins. Je ne vous dis rien de la pompe des cérémonies ; le plus bel ornement de la fête était sans contredit la présence de 7 ou 800 marins chantant à l'envi, après le *Te Deum*, un cantique de reconnaissance.

Là ne s'est point terminée une scène si consolante. Une retraite d'hommes devait s'ouvrir le 15 janvier à la maison de retraite de Saint-Servan ; c'est là que devait s'achever pour plusieurs le grand œuvre que le Seigneur avait si heureusement commencé. Le moment du départ a été un jour de triomphe pour les habitans de Cancale. Dimanche 15, à deux heures, une grande partie de la population était réunie sur la place ; les femmes, les enfans portaient dans des mouchoirs ce qui leur était nécessaire pour la retraite ; trois grandes diligences étaient destinées à transporter une partie des retraitans. Le moment est arrivé, le curé et l'un de ses vicaires sont à la tête de cette troupe de vrais croyans ; on part au milieu des cris de joie, des acclamations de tout un peuple. Qu'on vienne donc nous dire que la foi est usée ! Qu'on vienne dans l'asile où nous sommes, entourés de plus de 700 marins qui se livrent avec la plus tendre dévotion à tous les exercices de la retraite, ivres de joie. Que si vous interrogez ces braves marins, pensez-vous qu'ils ne demanderaient pas à grands cris des prêtres pour satisfaire et pour consoler leur foi au milieu des dangers auxquels ils sont si souvent exposés ?"

—Les nombreux désastres, occasionés par les inondations qui ont désolé la Gironde, ne pouvaient manquer d'exciter toute la sollicitude de Mgr l'archevêque de Bordeaux. Il ne s'est pas contenté de visiter les malheureux, des premiers secours qu'il a pu leur distribuer sans recourir à personne : il vient de faire un appel à tous les fidèles de son diocèse en faveur des victimes. Voici sa lettre pastorale :

"Nos très chers frères,

"Nos deux grandes rivières et leurs nombreux affluents, grossis par des pluies incessantes et refoulés par une marée extraordinaire, ont transformé une partie de ce département en une vaste mer. Des ponts ont été emportés, des routes et des chemins brisés, des forges, des moulins entraînés, presque toutes les semences depuis peu confiées à la terre, noyées dans les courans ou étouffées sous des couches épaisses d'un sable infertile les habitans, dont les maisons ont été envahies par les eaux, ont vu périr, avec leur mobilier et leurs instruments de travail, toutes les ressources de première nécessité.

"Il s'agit de pourvoir à tant de besoins ; de donner du pain, des vêtements, un motif de courage et d'espoir, à tant d'infortunés, femmes, enfans, vieillards, agriculteurs et ouvriers, à qui tout manque à la fois, à l'époque de la saison la plus rigoureuse.

"Nous avons eu des larmes et des secours pour des malheureux étrangers à notre pays ; les victimes du fléau dévastateur qui nous imploreront aujourd'hui sont près de nous, nous pouvons entendre leurs gémissemens, voir de nos yeux, toucher de nos mains leurs souffrances et leur misère.

"Hélas ! nous demandons souvent, N. T. C. F. ; mais nous demandons tant qu'il y aura des pauvres à secourir, des affligés à consoler : c'est dire que nous demanderons toujours. Je sais que vous ne vous laissez point de

ces importunités, et que partout où des infortunes se révèlent, où des secours et des consolations sont nécessaires, se produisent toujours empressés, généreux, énergiques, les sentiments de votre charité. Combien de fois n'en avons-nous pas béni. Dieu dans toute la joie de notre cœur, et senti s'augmenter pour vous et notre estime et notre affection.

« Nous devons tout espérer d'un pays où l'on aime encore ; car la charité c'est la vertu qui fait le plus de miracles sur la terre.

« Aussi, voyons-nous se former tous les jours ou se resserrer de plus en plus les liens de la seule fraternité possible, de la seule égalité sans tempêtes parmi les hommes que l'inégale répartition des biens de ce monde tendrait à séparer davantage. C'est l'aumône en effet qui mérite à celui qui possède la gratitude de celui qui n'a pas, et le pauvre à son tour acquiert des droits à la reconnaissance du riche, parce qu'il appelle sur le riche quelques unes des grandes miséricordes dont lui aussi a si souvent besoin.

« Oh ! que nous serions tous plus heureux, N. T. C. F., si, en demandant au ciel par nos ferventes prières un plus juste équilibre des saisons, nous réclamions pour nous un trésor bien plus précieux encore, la douce paix de l'âme, fruit d'une conscience sans reproche ! Les fléaux les plus terribles, ce sont nos passions mauvaises ; aussi l'Esprit Saint les représente semblables à des torrents dévastateurs, tandis qu'il compare le calme d'une bonne conscience à cette douce rosée du soir et du matin, qui pénètre, rafraîchit nos âmes et les rend fécondes en œuvres de salut et de bonheur. »

ANGLETERRE.

— Mgr Wiseman, coadjuteur de Birmingham, vient d'adresser au *Morning-Herald*, de Londres, une lettre pour démentir certains bruits répandus par cette feuille et d'autres organes du protestantisme. Ces journaux avaient prétendu que des difficultés sérieuses s'étaient élevées entre les personnes qui, en Angleterre, ont récemment embrassé le catholicisme et leurs nouveaux coréligionnaires. On disait que le révérend M. Sibthorp, entre autres, se refusait à pratiquer certains actes prescrits par l'Eglise. Mgr. Wiseman donne à ces allégations le démenti le plus formel, et M. Sibthorp a écrit lui-même à plusieurs journaux pour faire ressortir le ridicule de pareilles suppositions.

— Les journaux anglais constatent que des restitutions nombreuses ont lieu depuis quelque temps, par suite de conversions et de confessions. C'est une nouveauté en Angleterre.

PRUSSE.

— La correspondance de Berlin de l'*Univers* annonce, sous la date du 19 janvier, que tous les plans dont s'occupe le gouvernement pour remédier aux maux et aux besoins de l'Eglise prussienne, celui qui se rapporte à un projet de réconciliation avec l'Eglise catholique, paraît obtenir le plus de crédit. Ce projet adopterait pour base les négociations si longtemps suivies entre les deux plus beaux génies de leur siècle. Bossuet et Leibnitz, et l'on cite M. de Savigny, ministre d'Etat, comme auteur et principal fauteur de ce projet d'union. Il n'y aurait en effet rien de surprenant que ce qui reste encore de christianisme dans l'erreur protestante allât s'abriter, contre les attaques du philosophisme rationaliste, dans le sein de la seule autorité religieuse qui existe dans le monde, et que le gouvernement prussien, justement effrayé de la dissolution finale du principe chrétien, indispensable fondement de toutes les institutions sociales, songeât sérieusement à les sauver sous l'égide de l'Eglise dont il a appris à connaître et à apprécier les solides fondemens.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

— Des affaires politiques des Etats-Unis à celles du Canada, il n'y a qu'un pas. Les provinces de l'Amérique anglaise septentrionale, comme disent les journaux de Londres, sont momentanément placées entre deux gouverneurs, l'un qu'elles s'attendent à voir s'éteindre, l'autre qu'elles s'attendent à voir paraître à chaque instant. La santé de sir Charles Bagot est de plus en plus précaire, et ses administrés savent ce qu'ils perdent en lui, sans savoir encore ce qu'ils pourront gagner dans son successeur. Nous avons appris, sur ce dernier, un fait que nous devons mentionner, d'abord parce qu'on ne nous a point demandé le secret, ensuite parce que ce fait causera une satisfaction véritable aux Canadiens français futurs administrés de sir Charles Metcalfe.

Un passager, qui a fait le voyage de Liverpool à Boston en compagnie du nouveau gouverneur du Canada, nous a raconté qu'ayant été plusieurs fois à même de causer de cette province, et de ses griefs légitimes, il avait trouvé chez sir Metcalfe une libéralité de principes qui lui avait paru du plus heureux augure. Sir Metcalfe se serait notamment expliqué sans réserve sur la question de l'union des deux Canadas, et il aurait reconnu la légitimité théorique des protestations des Canadiens contre un régime qui leur a été imposé contre leur gré, et sans qu'ils eussent été loyalement et sérieusement consultés. « C'est là, aurait dit sir Metcalfe, une violation des privilèges auxquels ont droit tous les peuples civilisés, et surtout des sujets anglais. »

Cet aveu de sir Metcalfe est un fait précieux à enregistrer pour la politique canadienne, dont l'Union est aujourd'hui la pierre angulaire, celle qui sert de clé de voûte au monstrueux échafaudage d'abus et de tyrannie sur lequel sir Bagot a porté, le premier, courageusement la main. Il faut donc espérer que son successeur continuera cette tâche réparatrice, et que, comme ces maisons qui pèchent par la base, le régime politique auquel a été soumise le Canada sera repris en sous-œuvre jusque dans ses fondemens, si l'Angleterre veut empêcher que, tôt ou tard, cet édifice toujours menaçant ne s'éroule et n'enterre la domination britannique sous ses ruines.

Dans l'état où elle est, l'un des plus puissans états de cette domination, c'est sans contredit la justice impartialement rendue à la race franco-canadienne. Un membre de la chambre des communes, M. Roebuck, a adopté et proclamé d'une façon remarquable, les idées que nous avons développées à cet égard.

« C'est une opinion arrêtée chez les habitans français du Canada, a dit l'orateur, que le gouvernement anglais est déterminé à effectuer ce qu'en argot politique on appelle l'anglification de la colonie, ce qui serait à la fois incensé et fatal, car du moment que le Canada sera devenu anglais, il deviendra américain. C'est sur la loyauté et l'affection des Canadiens-français que s'appuie la sûreté de la colonie ; moyennant que les chefs du peuple sont admis dans le conseil exécutif, et qu'on en laisse d'autres, qui ont actuellement porté les armes, se promener sans molestation dans les rues de Montréal, se serait un acte de sagesse, en même temps que de clémence, de permettre aux hommes égarés qui sont détenus dans nos colonies pénales de rentrer dans leurs foyers. »

Nous regrettons que cette dernière suggestion de M. Roebuck ait été repoussée. La clémence eût dignement inauguré le règne de sir Charles Metcalfe. Lord Stanley a bien promis qu'une attention convenable serait accordée par le cabinet aux requêtes qui seraient faites de la part des Canadiens ; c'est à dire qu'on veut leur faire acheter le pardon par une bassesse. C'est là une malheureuse idée, car elle tend à déshonorer le pardon, tous à la fois dans les mains de celui qui l'accorde et de celui qui le reçoit. La clémence doit être un don spontané, pour n'avoir ni l'humiliation d'une aumône, ni l'indignité d'un marché.

— Le *Morning Courrier* dit :

« Que la population franco-canadienne est légitimement représentée par ces messieurs qui possèdent sa confiance ; que sir Charles Bagot eût fait une absurdité que d'agir autrement ; qu'un gouverneur ne peut pas choisir ceux qui lui plaisent et dire au peuple que c'est en eux qu'il doit placer sa confiance, parce que ce serait une fraude ; que d'ailleurs il ne faut pas être plus loyal que la reine Victoria qui a jugé à propos, de l'avis du duc de Wellington, de sir Robert Peel, et de lord Stanley, de confirmer les nominations de MM. Lafontaine et Morin qui sont les plus honnêtes, les plus respectables, les plus capables du cabinet, et auxquels on ne saurait reprocher d'avoir abusé du pouvoir depuis qu'ils sont en office. »

— L'*Artisan* a paru le 3 sous un format amélioré et a grandi, le même à peu près que celui du *Journal de Québec*, et il espère pouvoir sous peu faire d'autres améliorations, si ses abonnés sont fidèles à la condition : payable d'avance. Il publiera jusqu'à nouvel ordre une feuille le lundi et une demi-feuille le jeudi. Une ou deux colonnes de chaque numéro seront dédiées à l'agriculture. Le prix d'abonnement est de 7s. 6d. par année, outre les frais de poste qui sont de 5s. Nous souhaitons aux propriétaires tout le succès que méritent leur courage et leur industrie.

Le *Journal de Québec* annonce qu'il se publiera trois fois par semaine à partir du premier mai prochain.

Tapisserie.— Nous avons devant nous une pièce de tapisserie, par MM. McDonald et Logan, à leur moulin à papier de Pointe-au-Loup. Cette tapisserie est égale, en qualité et en beauté, à celle importée d'Europe. Les personnes qui désireraient décorer des chambres ne trouveront rien de plus élégant dans les magasins des importateurs, et en achetant cette tapisserie canadienne préférentiellement à toute autre. Ils encourageront l'industrie du pays— chose tant à désirer dans la condition où nous nous trouvons. Pensez-y bien, chaque écu mis sur un objet importé est une perte directe pour le pays— car nous n'exportons rien. Ces messieurs ont aussi à vendre toutes sortes de papiers.

— En 1685 la population du Canada était de 10,000 âmes ; en 1798 elle se montait à 197,000 et maintenant elle est évalué à environ 1,300,000 âmes.

PRUSSE.

— On écrit de Berlin :

« Le professeur d'astronomie Gruithuisen de Mesnil avait signalé, dès le commencement de janvier, l'apparition d'une énorme tache solaire, et il avait prédit les perturbations atmosphériques qui en devaient être la conséquence. Depuis lors, cette tache a considérablement diminué quant à son étendue, en même temps que sa forme variait de jour en jour et souvent d'heure en heure. Le vaste abîme observé pendant le dernier mois, et qui a reparu sur le bord oriental du soleil le 13 janvier suivant, s'est également rétréci ; il reste stationnaire, et ne doit par conséquent exercer aucune influence sur notre atmosphère. Les taches solaires continuent à faire défaut ; mais ce qui est particulièrement remarquable, c'est que l'hémisphère méridional du soleil se montre bien moins lumineux que son hémisphère septentrional. De toutes ces observations l'on pourrait conclure que le grand astre de notre Univers éprouve quelque révolution considérable, qui paraîtrait s'être accomplie du 5 au 13 janvier dernier, et qui aurait été la cause première des tempêtes qui, à cette époque, ont agité toutes nos mers, et ont occasionné une immensité de désastres. »

GUADELOUPE.

Extrait du Courrier de la Nouvelle-Orléans.— J'ai quitté la malheureuse ville, il y a dix-sept jours ; je viens de débarquer tout plein encore d'une douleur si grande, que je ne puis plus longtemps songer aux malheurs qui m'ont personnellement frappé.

« Vous aurez sans doute appris déjà en gros cette nouvelle je vais vous en donner les épouvantables détails, qu'il est impossible d'exagérer. »

« Le 8 février, à dix heures et demie, un épouvantable tremblement de terre a précipité du haut en bas toutes les maisons et les murs de la ville. Lorsqu'après une éternelle minute d'anxiété et de mort, la secousse fut cessée des cris épouvantables s'élevèrent de toutes parts au milieu d'une poussière si épaisse qu'on ne se distinguait plus à trois pas. Le vent balaya cette poussière de plâtre, et l'on put voir alors les cadavres horriblement mutilés de tous ceux que le hasard n'avait pas soustraits à la mort.

Une immense stupeur paralysa un moment toutes les langues... on regardait d'un regard d'idiot, et puis tout d'un coup, comme une bombe qui éclate un sanglot unanime brisa toutes les poitrines...—Mon enfant ! mon père ! ma femme ! Et puis chacun de courir, ou plutôt de chercher à courir, car il n'y avait plus de rues, plus d'indres, plus rien debout que quelques maisons en bois qui avaient fléchi comme le roseau, mais qui n'avaient pas rompu. Enfin, en escaladant des montagnes de décombres et les cadavres qui les jonchaient, chacun se dirigea tant bien que mal là où quelqu'un de cher était ou avait été. Bien peu furent vivans.

Et puis, quand on se rencontrait c'était à fendre le cœur :—Avez-vous vu ma mère ?—écrasée !—Vous n'avez pas rencontré mes enfans ?—sous les décombres !—Ma femme ?—en lambeaux ! D'autres, arrêtés près du lieu où s'élevait leur maison, appelant au secours en joignant les mains et tombant à genoux : Ma mère est là, enlevée vivante, elle appelle ; aidez-moi à déblayer !—Je cherche la mienne ! et l'on passait.....Et puis, dans tous les chemins s'élevait des têtes, des bras, des jambes ! le reste du corps était pris comme dans un étau. Et l'on marchait sur tous ces cadavres pour aller à la recherche d'autres cadavres !

Que vous dirai-je encore.....trois mille morts et deux mille blessés, environ, sans compter ce qui restait encore à arracher des décombres, lors de mon départ !

Mais il faut le dire, à la nouvelle de cet épouvantable désastre, les colonies voisines improvisèrent à l'œuvre des secours de toute espèce. Des listes de souscriptions furent ouvertes partout, on y faisait queue comme à une représentation extraordinaire. Chacun apportait son obole...les pauvres surtout comme toujours.

Pendant, il ne restait pas un magasin debout, et il fallait manger ! pas un toit, et il fallait dormir ! On avait encore les maisons en bois ; mais l'incendie était partout déjà ; dévorant ce que le tremblement de terre avait épargné ! Aussi, rien ne fut sauvé, que l'existence de quelques-uns dont chacun avait et aura longtemps de tristes larmes à pleurer.

La première nuit fut affreuse !

Pendant que l'incendie achevait l'ouvrage de destruction commencé le matin, chaque survivant cherchait à se reposer un peu de ses chagrins et de ses fatigues. Les plus ingénues se sauvèrent sur les habitations voisines, emportant sur leur dos un reste de matelas, une mauvaise malle à moitié brûlée, ou un pauvre petit enfant pleurant d'effroi. D'autres s'étaient réfugiés à bord des navires de la rade. Les plus faibles, épuisés de lassitude, allaient tomber, soit au pied d'un arbre, soit à l'abri d'une roche écroulée !

L'incendie dura toute la nuit, et le jour suivant, et le jour d'après !

Alors on songea à donner les premiers secours, une sorte d'administration s'organisa, et les vivans allèrent faire la guerre à la ration. Après avoir attendu quelques heures, un bi-cuit, ce qu'il y avait venait enfin. Magistrats, avocats, notaires, négocians, allaient et venaient une queue déformée à la main. Les plus timides avaient peine à attraper quelque chose : il était si difficile dans un pareil moment de pouvoir à tout.

Alors d'immenses émigrations eurent lieu.

Chacun fuyait du côté où l'emportait le navire. Il ne resta plus bientôt que ceux qu'un reste d'intérêt retenait malgré eux, et ceux auxquels manquait le courage de partir.

La Martinique mérite surtout une sincère reconnaissance et un bon souvenir. La première elle répondit à l'appel du reste de ses frères. Elle envoya des vivres, et quelques vêtemens. Ceux qui se réfugièrent là, furent reçus avec cette délicate générosité du Créole. Ils n'eurent pas la peine de parler ; on vint à eux les mains pleines. Vêtemens, argent, soins, tout leur fut donné, et par dessus tout, cette douce et charitable hospitalité qui cicatrise bien des plaies.

Chassé comme tant d'autres avec ma femme et mon enfant en bas âge, c'est sur votre rivage, que le vent m'a poussé avec ma petite famille, qu'un hasard miraculeux a sauvée.

Et je vous écris tout cela les yeux pleins de larmes, de la chambre du navire qui nous porte."

13 Mars 1843.

CH. TESTUT.

TONY LAFRIMBOLLE.

(suite.)

Je devrais encore ici te peindre le site grandiose où le hasard, au bout d'une longue course, conduisit les petits Lafrimbolle. C'était une gorge profonde et sauvage, embarrassée de pierres et de broussailles. Malheureusement la nuit était tout-à-fait tombée. Les beautés du lieu se changeaient en embûches. Les artistes se déchirant aux ronces, débouchant aux cailloux, roulant dans les creux, n'avaient plus le loisir d'admirer la nature. Leurs vêtemens nouveaux les gênaient fort. Tom commença de se repentir.

Pour comble de disgrâce, ils entendaient çà et là les cris de la bande ar-

mée qui battait la campagne à leur poursuite. Ils ne doutaient plus du mauvais parti qu'on leur ferait, s'ils se laissaient prendre. On les serrait de si près, qu'en un certain moment ils n'eurent que le temps de se cacher dans le creux d'un roc, et la patrouille défila devant eux de manière à raser leurs habits. Tom était plus mort que vivant. Tony ne cherchait plus à dissimuler qu'il n'était pas en meilleur état. Cependant le bruit cessa. Ils eurent lieu de croire que ces enragés paysans s'étaient lassés de cette chasse. Mais ce qui leur fournissait un sujet inépuisable de lamentations, c'était d'être tout à fait égarés, de ne pouvoir rencontrer leurs voyageurs, de renoncer au but et plaisir principal de leur course, et d'amener par là mille nouveaux embarras. Tout à coup, Tom saisit le bras de Tony, en disant :—Ne vois-tu pas une tête sur ce rocher ?...

—Tu me fais peur à moi-même, interrompit Nazarille en attaquant la croûte du pâté.

Pelloquin se mit à rire, car il avait prémédité cet effet de son récit.

Il dit seulement :—Ne mange pas tout.

Il reprit son histoire en riant encore malgré lui de la frayeur de Nazarille.

—En effet, mon cher ami, c'était une tête, une tête humaine, éclairée d'une lanterne sourde qui venait de se démasquer. Ils virent d'abord un homme escalader le rocher, et puis deux, la lanterne s'éteignit, et ces deux hommes vinrent droit à eux.

Les jeunes gens se voyant découverts jetèrent aussitôt les stylets qu'ils avaient à la ceinture, afin de moins indisposer la force armée.

—Qui va là ? dit un des hommes en leur portant son pistolet sous le nez.

—Hélas ! de pauvres voyageurs égarés, répondit Tom d'une voix faible.

—Oui là, vous voulez rire ; les honnêtes gens n'ont pas coutume de se promener ici à l'heure qu'il est.

Les jeunes gens protestèrent de nouveau de leur innocence et donnèrent mille raisons.

—Fort bien, reprit l'homme, toujours le pistolet au poing, faites-moi donc le plaisir de vous dépouiller sur-le-champ, ou vous êtes morts. La bourse ou la vie !

Les jeunes gens virent alors combien ils se trompaient. Ils avaient affaire à des bandits. Tom s'affaissa sur ses jarrets tremblans. Tony se ravisa et ramena son camarade. Qu'aurais-tu fait à leur place ? Ils se mettent à rire, malgré le peu d'envie, et avouent qu'ils sont en effet d'honnêtes confrères cherchant fortune, et qu'ils ont cru rencontrer les gens du brigadier.

—Je m'en étais douté, reprend le bandit ; mais, Dieu me pardonne ! vous êtes les gens de ce matin.

Il démasqua sa lanterne. Tom frémit ; mais Tony ne perd pas la tête :

—Seigneur, dit-il, vous pardonnerez à des apprentis qui travaillent en pays étranger. Rien n'instruit comme les voyages.

—Touchez-là, dit le voleur, Dieu me préserve de décourager la jeunesse. J'estime les gens de mon métier, de quelque pays qu'ils soient. La terre et le soleil sont à tous. Pour moi, je m'appelle Scalabra, et je jure, j'ose le dire, de quelque considération parmi mes confrères. On peut consulter aussi là-dessus les hommes de police.

Scalabra s'explique alors clairement pourquoi ces messieurs l'ont tant-logné à la porte de l'auberge, et pourquoi ils lui ont proposé de changer d'habits, et il avoue qu'en ce moment-là il y avait trouvé grand profit, étant lui-même assez vivement inquiété.

—Mais, ajoute-t-il, je me reproche un procédé qui ne convient pas entre camarades et vous aurez à me le pardonner, car vous ne doutez pas j'espère, que votre valise est dans nos mains.

—Nous venions, dit Tony, d'en débarrasser un gentilhomme anglais aux portes de Rome, et voilà justement pourquoi nous désirions changer de figure.

On éclate de rire, on s'explique toute l'aventure : on s'est trompé les uns les autres. Voilà nos gens les meilleurs amis du monde.

—Jeunes gens, reprend Scalabra, puisque le sort a pris plaisir à nous réunir par une rencontre si bizarre, vous me permettrez de vous faire les honneurs du pays. Les braves que je commande sont séparés de moi, je vous propose de les remplacer et de travailler en commun avec moi et mon camarade que voilà.

Il n'y avait guères moyen de refuser, les artistes s'encouragent, l'un l'autre et montrent bonne contenance. Voilà comment cela se fit et en quoi le petit Lafrimbolle fut tout à fait excusable.

—Justement, continua Scalabra, je suis venu de ce côté dans l'intention de tenter une aubaine qu'il m'en aurait coûté de laisser perdre... Vous nous donnerez un bon coup de main ; nous ne serons pas trop de quatre bien qu'il n'y ait pas grand risque à courir, d'après les informations que j'ai prises. Mais, avant tout, souffrez la liberté de ma question : Etes-vous des gens de cœur ? entre nous, que savez-vous faire ?

Tony une fois rassuré et voulant soutenir son rôle, se vanta de mille filouteries et de je ne sais combien de tours pendables dont la seule idée faisait dresser les cheveux sur la tête de Tom. Scalabra et son confrère parurent fort satisfaits. Le premier ramassant derrière un buisson deux carabines, les leur livra ; il y joignit une paire de pistolets : ensuite il tira de sa poche une magnifique monnaie en or et la fit sonner. Puis se mettant à genoux, l'oreille contre terre, il commanda qu'on le suivît en silence par une espèce d'escarpement presque impraticable.

Les difficultés du chemin obligeant les hommes de se séparer, Tom et Tony purent se communiquer leurs angoisses. Tom surtout défilait à chaque pas, dans cette idée qu'il allait tremper ses mains dans le sang et causer la

mort du prochain ou, ce qui ne l'attendrissait pas moins, la sienne propre. Tony, qui ne concevait pas de moindres scrupules en voyant la plaisanterie poussée si loin, essayait pourtant de reconforter son pauvre cousin. Il lui faisait entrevoir qu'il surviendrait sans doute un désordre dont ils pourraient profiter pour s'enfuir, et que d'ailleurs le lever du jour leur en fournirait mille autres occasions.

Comme ils arrivaient au sommet—Ah, ça ! leur dit Scalabra en se retournant, je compte que vous ferez votre devoir en tout bien tout honneur ; mais je dois vous prévenir qu'en galant homme je casserai la tête au premier de vous qui ne paraîtra pas digne de ma confiance.

Cet avertissement mit fin, comme tu penses, au colloque des jeunes gens et leur ôta toute espérance ou peu s'en faut. Tom leva les yeux vers le ciel comme pour se recommander à Dieu, et Tony le poussant du coude, fit un mouvement de résignation, comme pour signifier qu'il fallait se ranger modestement à son devoir de brigand.

On descendit alors le revers de la hauteur et l'on arriva parmi des amas de pierres éboulées sur le bord d'une route. Scalabra mit encore l'oreille en terre pour distinguer un bruit lointain, et sans perdre de temps il disposa son monde en embuscade, gardant pour lui le poste le plus périlleux.

C'était environ une demi-heure avant le jour. Les étoiles commençaient à pâlir. Tom et Tony le nez couché sur leur escopette, émus de compassion pour les malheureux qui allaient passer, poussaient bien, chacun à part soi, des gémissements étouffés, mais ils étaient plongés dans un fossé jusqu'au menton et placés trop loin l'un de l'autre pour pouvoir se rien communiquer. Après quelques moments on entendit le roulement d'un carrosse.—Sur vos gardes ! s'écria Scalabra.....

—Assez, assez, mon cher ami, interrompit brusquement Nazarille, en voilà assez, il n'y a plus de pâté.

Pelloquin regarda son compagnon d'un air stupéfait.

—Oui, reprit tranquillement Nazarille, toute la farce est achevée.

Pelloquin porta vivement la main sur la tourte et reconnut qu'elle était vide. Nazarille l'avait si bien entretenu dans son récit qu'il avait eu le temps de manger tout le pâté à lui seul.

—C'est à dire, s'écria Pelloquin avec un coup-d'œil furibond, que la farce est jouée.

—D'ailleurs, reprit Nazarille, ton histoire n'est qu'un conte vulgaire qui ressemble à tout. Je l'ai lue cent fois depuis l'aventure de Gilblas avec les voleurs.

Pelloquin d'abord accablé rougit, pâlit, puis enfin s'écria :

—En sorte que tu me faisais jaser pour manger mon pâté ! Traître ! cela ne se passera pas ainsi, et nous allons voir....

Comme il se levait tout furieux et sans qu'on put prévoir à quelles violences il allait se porter, les branches du taillis s'écartèrent ; un homme parut dans le plus ridicule costume de chasse qu'on pût voir, et jetant un regard hébété sur le havresac entr'ouvert et les débris du déjeuner :

—Oui dà, Messieurs, leur dit-il, ne vous gênez pas, et bon appétit. Savez-vous bien que ce havresac m'appartient ?

—Voilà, s'écria Pelloquin dans sa colère, voilà le goulu qui a mangé votre déjeuner !

—Faites excuse, Monsieur, reprit Nazarille, mon ami que voici l'a flairé, l'a trouvé. Il m'a invité à me rafraîchir ; j'ai accepté.... par politesse..... Je ne sais autre chose.

—Quoi ! malheureux, tu oses dire ?...

—Ce sont tes propres paroles.. .

—Y ai je seulement touché, moi.

—Peu importe !

—N'as-tu pas tout pris ?

—A ta prière et pour t'obliger.

—Il n'importe, messieurs, disait le chasseur, j'ai affaire à vous deux ; cela ne saurait se passer ainsi.

—Adressez-vous à ce drôle, s'écria Pelloquin.

—Parlez à mon ami, dit Nazarille.

—Il n'importe lequel, disait le chasseur, et se tournant vers Pelloquin :

—Cependant, comme il paraît que c'est Monsieur qui a fait les honneurs de mes provisions, je veux bien lui déclarer qu'il m'en doit indemnité, ou que je me verrai forcé de le mener chez M. le maire de cette commune.

—Allez au diable, dit Pelloquin, je ne paierai point un déjeuner que je n'ai point mangé.

Et il prit une attitude si menaçante que le timide chasseur recula d'un pas en abaissant le canon de son fusil à la hauteur de la poitrine de Pelloquin, ce qui suffit pour le contenir.

—Voyons, mon ami, dit généreusement Nazarille à son camarade, tu m'as offert à déjeuner ; ta galanterie, que je me plais à reconnaître, mérite salaire. Je veux bien te tirer d'embarras.

Et s'adressant ensuite au chasseur, en relevant son arme.

—Monsieur, je désire que cette affaire se termine à l'amiable et selon l'équité. Que voulez-vous de mon ami que voilà ? de l'argent ? il n'en a point, et vous cesserez de vous en étonner en apprenant qu'il est un des savants les plus distingués dont la France s'honore. Mon ami est chimiste. Nous avons été dépêchés par une commission scientifique pour goûter les eaux thermales de ce canton. Le malheur a voulu que notre curiosité se soit arrêtée d'abord à cet excellent flacon, qui n'était pas précisément de notre compétence mais qui ne laisse pas d'avoir son mérite ; à présent, Monsieur, c'est

à vous de voir si nos talents peuvent en quelque sorte nous acquitter envers vous.

—D'autant mieux, reprit le chasseur visiblement radouci, que nous sommes d'assez proches confrères. J'ai l'honneur, moi qui vous parle, d'être l'instituteur primaire de chez nous.

Et il ajouta, avec un gros rire qui lui ouvrit la bouche d'un demi-pied

—Je ne m'attendais pas à trouver de pareil gibier. Hi ! hi ! hi !

—Que vois-je, s'écria Nazarille, la chose me regarde directement, et je suis ravi de pouvoir rendre ce service à mon ami ; demeurez la bouche ouverte, je vous en supplie ; là bon. Vous avez dans ce coin une molaire entièrement gâtée, et qui suffirait, si vous la laissiez faite, pour empoisonner toute la mâchoire d'un requin.

—Il est vrai, Monsieur, dit le magister, elle me fait parfois souffrir.

—Et il vous en coûterait bien un écu pour la faire arracher ?

—A peu près.

—Donnez-vous la peine de vous asseoir. J'en fais mon affaire.

—Monsieur, votre pâté valait bien ça. Je ne suis de quoi je dois le plus m'applaudir, ou de ce que vous avez une dent si gâtée, ou d'être si bien en état de vous l'arracher.

—Il est vrai, dit le magister, que cela est peu de chose pour des savants tels que vous.

—Pelloquin, saisissez Monsieur.

La suite au prochain numéro.

RECUEIL DE MUSIQUE SACRÉE.

AVIS.—LE SOUSSIGNÉ informe respectueusement les MESSIEURS DU CLERGÉ et le Public en général, qu'une LISTE de souscription est ouverte à son magasin, rue Notre-Dame, No. 114, étant agent pour ceux qui voudront s'abonner au Recueil de Musique Sacrée, consistant en Messes, Hymnes, Psaumes, Cantiques, etc. avec accompagnement d'Orgue ou de Piano, etc. Le tout compilé et arrangé par M. T. F. MELT, organiste de la Cathédrale de Québec. Les conditions données en souscrivant.

C. P. LEPROHON,

Montréal, 9 Avril 1843.

Agent.

AVIS.

UN INSTITUTEUR sachant parfaitement les langues française et anglaise et pouvant les enseigner par principes, serait disposé à accepter de l'emploi dans une paroisse. Il est muni des meilleures recommandations pour sa moralité et pour sa méthode d'enseignement. S'adresser à M. BRASSARD, curé de Longueuil, qui s'offre à donner de plus amples renseignements, ou directement à M. THALAM, Instituteur.

EXERCICE TRÈS DEVOT

St. Antoine de Padoue

LE THÉAUMATURGE.

Petit Volume nouvellement imprimé avec de beaux caractères, se vend à la Librairie de

THOMAS O'RY,
RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,
Et chez les différents Libraires de cette ville.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de
LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c. &c.

AUSSI, IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Papier de 12 à 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces :—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE. DE L'ÉVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINQUET,